

Vivre l'Église des Batignolles

Journal spirituel, théologique et participatif en temps de crise

N°16 – 21 avril 2020

Édito :

Le vide est divin !

Jean-Marie de Bourqueney

Une scène de confinement, devenue habituelle... « Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? » Je réponds, non sans audace : « Rien ! » C'est vrai, c'est incroyable cette propension que nous avons tous à vouloir toujours « faire » quelque chose, à remplir chaque instant d'un programme, jusqu'à épuisement. Bien souvent, notre sentiment d'exister est proportionnel au taux de remplissage de notre temps. A tel point d'ailleurs que certains, lorsqu'ils visitent un pays, disent qu'ils le « font ». Qu'as-tu fait cet été ? Moi, j'ai fait l'Italie. Plus fort que César !

Sans doute, l'action à outrance agit comme une forme de masque. Nous portons en nous cette angoisse sourde qu'au terme de notre vie, nous n'en aurons pas assez « profité ». Mais pendant ce temps-là, à côté de quoi sommes-nous passés ? Peut-être que si nous programmions moins, nous découvririons plus. Quelle part réservons-nous à la surprise dans nos vies ? Quel moment dans notre journée est réservé au silence ? Peut-être même qu'il nous faut réapprendre l'ennui, ce temps où l'on est seul, face à soi-même, dans le vague des idées qui vous traversent. Notre monde nous pousse au bavardage bruyant et creux. Allumez votre télé, vous comprendrez de quoi je parle...

Il m'arrive de relire Genèse 1, non comme un récit des origines, mais comme un miroir de notre condition humaine. Dans les moments d'ennui, je me laisse aller au « tohu-bohu » des idées et des sensations, afin de laisser éclore une nouvelle création ; peut-être... Ne pensons pas trop vite ! Ennuyons-nous avant de penser. Explorons le vide des instants, le vide au fond de nous-mêmes, le vide du silence et de l'absence d'images préfabriquées ou de pensées prêtes-à-porter...

Nos vies gagneraient à être moins bavardes, à laisser faire les choses et le temps pour nous laisser caresser par le délicat souffle d'une présence qui plane au-dessus du silence, quel que soit le nom qu'on lui donne. Et si la spiritualité était de se laisser regarder par la nature, par les autres, par l'Autre, gratuitement, sans but. Silence, Il tourne...



Chronique de confinement

Merci à Elisabeth Groeber, qui nous a envoyé sa réflexion comme une résonance de celle de René Char.

« Je range ma bibliothèque, occupation délicieuse, mais très lente, car elle me permet de feuilleter des livres un peu oubliés. Voici ma trouvaille, et ce qu'elle m'a inspiré. René Char a eu recours à une image d'une grande force à propos de la solidarité, dans un écrit d'après-guerre, en parlant des habitants d'un village où il se trouvait comme résistant, où tous le savaient, et où personne n'a rien dit aux allemands : « *Je tenais à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre.* » Je pense que cela illustre aussi le confinement que nous vivons, auquel nous devons adhérer plus que de le subir, plus qu'acquiescer à l'autorité. Nous tenons dans nos mains les fils de la santé, de la vie, de mille personnes qui nous entourent, proches ou anonymes. Et eux les détiennent aussi.

Alors que nous sommes démangés par le besoin de faire quelque chose, de bouger, d'aider, ayons la discipline de rester chez nous. Pour qu'ils soient saufs. Et la phrase du poète peut résonner de chaque côté du fil :

« J'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice. »

Fragment « 128 » des Feuillettes d'Hypnos

Le boulanger n'avait pas encore dégrafé les rideaux de fer de sa boutique que déjà le village était assiégé, bâillonné, hypnotisé, mis dans l'impossibilité de bouger. Deux compagnies de S.S. et un détachement de miliciens le tenaient sous la gueule de leurs mitrailleuses et de leurs mortiers. Alors commença l'épreuve.

Les habitants furent jetés hors des maisons et sommés de se rassembler sur la place centrale. Les clés sur les portes. Un vieux, dur d'oreille, qui ne tenait pas compte assez vite de l'ordre, vit les quatre murs et

le toit de sa grange voler en morceaux sous l'effet d'une bombe. Depuis quatre heures j'étais éveillé. Marcelle était venue à mon volet me chuchoter l'alerte. J'avais reconnu immédiatement l'inutilité d'essayer de franchir le cordon de surveillance et de gagner la campagne.

*Je changeai rapidement de logis. La maison inhabitée où je me réfugiai autorisait, à toute extrémité, une résistance armée efficace. Je pouvais suivre de la fenêtre, derrière les rideaux jaunis, les allées et venues nerveuses des occupants. Pas un des miens n'était présent au village. Cette pensée me rassura. À quelques kilomètres de là, ils suivraient mes consignes et resteraient tapis. Des coups me parvenaient, ponctués d'injures. Les S.S. avaient surpris un jeune maçon qui revenait de relever des collets. Sa frayeur le désigna à leurs tortures. Une voix se penchait hurlante sur le corps tuméfié : « *Où est-il ? Conduis-nous* », suivie de silence. Et coups de pied et coups de crosse de pleuvoir. Une rage insensée s'empara de moi, chassa mon angoisse. Mes mains communiquaient à mon arme leur sueur crispée, exaltaient sa puissance contenue. Je calculais que le malheureux se tairait encore cinq minutes, puis, fatalement, il parlerait. J'eus honte de souhaiter sa mort avant cette échéance. Alors apparut jaillissant de chaque rue la marée des femmes, des enfants, des vieillards, se rendant au lieu de rassemblement, suivant un plan concerté. Ils se hâtaient sans hâte, ruisselant littéralement sur les S.S., les paralysant « en toute bonne foi ». Le maçon fut laissé pour mort. Furieuse, la patrouille se fraya un chemin à travers la foule et porta ses pas plus loin. Avec une prudence infinie, maintenant des yeux anxieux et bons regardaient dans ma direction, passaient comme un jet de lampe sur ma fenêtre. Je me découvris à moitié et un sourire se détacha de ma pâleur. Je tenais à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre.*

J'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice.

René Char, « Fragment 128 », in *Feuillettes d'Hypnos*, Paris, Gallimard, 1946.

Approfondir : la foi est un courage

Voici un texte, transmis par Florence Couprie, qui dit en quelques lignes ce que peut être la foi. Ce texte a été écrit par le Professeur André Gounelle, au sujet du théologien Paul Tillich (1886-1965).

Qu'est-ce que la foi ? À cette question ? Paul Tillich répond : elle est « courage d'être » (c'est le titre d'un de ses meilleurs ouvrages) et « préoccupation ultime » (*ultimate concern*). Que veulent dire ces deux expressions qu'il emploie souvent et qui sont au cœur de sa théologie ?

La foi est courage. Nous sommes souvent déprimés par ce que nous sommes, par ce que nous vivons et par le monde qui nous entoure. Nous nous débattons dans des situations sans issue ; nous ne voyons pas comment les choses pourraient s'améliorer ; nous avons le sentiment de courir vers des catastrophes sans pouvoir les empêcher ; nous doutons de tout, de nous, du monde, de Dieu. Ne pas baisser les bras, faire face, affronter ce qui nous assaille physiquement, psychologiquement, moralement et spirituellement, voilà ce qu'est la foi. Au milieu des menaces et des malheurs, elle garde confiance, elle parie sur l'être, sur le positif et résiste à la désespérance et au nihilisme. Elle est une confiance active. L'apôtre Paul déclare qu'aucun événement ni qu'aucune réalité de ce monde « ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Christ Jésus » (Rm 8, 38-39). Ce verset, que Tillich

affectionne et qu'il cite très souvent, exprime ce courage d'être qui nous habite, nous anime, et qui prend sa source en Dieu.

Faute de mieux, on a traduit en français *concern* par préoccupation, ce qui n'est pas sans inconvénient. Préoccupation suggère l'inquiétude, le tourment, alors que Tillich veut surtout dire que la foi nous concerne ou nous engage existentiellement. Elle n'est pas un ensemble d'opinions (même si elle comporte des croyances) ou de sentiments (même si elle suscite des émotions) ni de décisions (même si elle amène à agir). Elle est la présence en nous de quelque chose ou de quelqu'un qui s'impose à nous, s'empare de nous (comme le fait un amour) et qui devient ce qu'il y a de plus important pour nous. Tillich emploie le mot « ultime » pour distinguer la foi de nos multiples préoccupations, attachements et engagements ; s'ils sont parfaitement légitimes, s'ils peuvent être à certains moments intenses, ils sont cependant secondaires parce qu'ils ne mettent pas en jeu le sens dernier de notre être. Dans la foi, au contraire, nous sommes aux prises avec ce qui nous est essentiel.



Réfléchir : faut-il réformer les religions ?

2^e partie : « L'esprit de réforme »

Il y eut certes la Réforme protestante, et d'une certaine manière la Réforme catholique. Mais au-delà de ces deux événements historiques, il nous faut parler de l'esprit de réforme en général. Celle-ci commence par le fait d'avoir une conception dynamique de l'histoire comme évolution permanente, y compris dans nos histoires personnelles. Par exemple, notre foi à 10 ans, 20 ans, 40 ans, 60 ans ou 90 ans n'est pas la même. Elle dépend de nos parcours de vie, des événements que nous avons vécus, heureux comme tragiques. Notre foi est dans un processus de réforme, plus ou moins rapide, mais constant, comme l'ensemble de nos convictions d'ailleurs (politiques par exemple). Mais dire cela, vivre cela, comporte aussi un risque non négligeable, celui de se laisser balloter par l'air du temps, en étant toujours « à la mode ». C'est plus commode, plus confortable sans doute mais l'évangile se prêche « à temps et à contre-temps ». C'est aussi une manière de choisir une conviction uniquement parce qu'elle m'arrange. Or la foi peut aussi déranger. Vouloir affirmer « son Dieu » est une forme d'orgueil, vouloir imposer une expression de Dieu aussi.

Il y a donc un appel à l'humilité dans l'esprit de réforme. Il nous faut accepter d'être précédés, mais aussi de dépendre des autres aujourd'hui. L'histoire ne commence pas avec nous : cessons de dire « je ne sais, je n'étais pas né » ! On peut voir un peu plus loin que le bout de son nez. Cessons aussi de figer le temps en disant « de mon temps », car mon temps est toujours le présent qui ne cesse de disparaître. Prêcher à temps et à contretemps, c'est aussi agir. Nombreux sont celles et ceux qui, au nom de leur foi ont voulu changer la face du monde et de la société, comme Martin Luther King ou Desmond Tutu. Il nous faut savoir percevoir, prendre du recul par rapport à la simple actualité, tout en la vivant et en l'intégrant à notre pensée.

L'esprit de réforme s'ancre dans nos textes fondateurs. Il nous faut relire la Bible comme un pluriel, ce qu'elle est fondamentalement : en grec le mot « *bibla* », qui a donné « Bible », est un pluriel. Il signifie « les livres », pas « le livre ». Il nous faut abandonner l'idée d'une « théologie biblique », sans mettre cette expression au

pluriel. Il existe une immense variété de pensées dans l'ensemble de la Bible. La théologie de Paul n'est pas celle de l'épître aux Hébreux, ni celle de l'évangile de Luc, ou celle de l'Apocalypse. C'est cette variété, ce dialogue à l'intérieur même de la Bible qui fonde notre foi. Il nous faut encore redire que nous ne sommes pas la religion « du Livre », mais la religion de l'interprétation des livres bibliques.

L'esprit de réforme, c'est aussi le fait de repenser l'autorité religieuse. La religion ne devrait pas être un lieu de pouvoir, mais de pur service. Il faut juste un pouvoir pour décider et organiser, mais pas pour asservir ni contraindre. Il nous faut retrouver le sens étymologique du mot « autorité ». Comme le note le théologien André Gounelle, dans le journal *Réforme*, en 2005 : « *On estime souvent que l'autorité a pour mission essentielle d'assurer ou de maintenir l'ordre et donc d'interdire, d'obliger et de punir. L'étymologie met sur une autre piste : autorité dérive du verbe latin augere qui signifie augmenter, accroître, agrandir. L'autorité a pour vocation première d'autoriser, d'ouvrir de nouvelles possibilités. Quand j'appelle « maître » un grand artiste ou un penseur, je ne déclare pas que je suis son esclave ou son domestique, mais qu'il élargit mes horizons et suscite ma créativité.* »

Propositions de réforme pour le christianisme...et les autres :

• **Rapport au texte fondateur** : cette question est aujourd'hui débattue dans toutes nos religions : quel est le statut du texte ? Par exemple ce débat est vif entre les théologiens musulmans sur la nature même du Coran : parole incréée ou parole créée ? Comment puis-je l'interpréter ? Cet esprit de réforme auquel nous aspirons suppose de s'opposer à toute forme de littéralisme. Celui-ci d'ailleurs déforme le texte et lui fait dire autre chose par anachronisme. Prenons un simple exemple : lorsque nous lisons dans les textes bibliques les mots « corps » et « âme », nous les lisons à lumière du néoplatonisme de Plotin (III^e siècle) et non avec les conceptions des auteurs bibliques. Dans la pensée hébraïque, le corps et

l'âme ne sont pas des entités séparées car l'être humain est un tout. Mais ils désignent l'être humain selon deux regards différents, deux fonctions : le corps est animalité de l'être humain et l'âme sa relation à Dieu. La pensée de Plotin, puis celle de St Augustin, inventeur funeste du péché originel transmis par la mère, dévalorise le corps, notamment la sexualité. Cela a engendré des siècles de culpabilisation sur la sexualité et de dévalorisation de la femme, transmetteuses du péché... Revenir aux origines des textes est parfois très moderne !

• **La laïcité** : Celle-ci est essentielle et elle est salutaire pour les religions. Mais il existe plusieurs modèles : la laïcité allemande n'est pas celle de la France. Celle-ci peut, on l'entend souvent par l'agressivité anti-religieuse de certains responsables publics et politiques, avoir plusieurs compréhensions différentes, avec notamment l'idée selon laquelle les religions doivent être exclues du champ public et doivent se taire. Or, la loi de 1905 ne dit pas cela du tout. Son article 1 l'affirme : « *La République assure la liberté de conscience. Elle garantit le libre exercice des cultes sous les seules restrictions édictées ci-après dans l'intérêt de l'ordre public.* » Les religions sont donc protégées par la République, pas interdites. Au-delà de ce débat bien français, la laïcité en général nous permet de regarder les religions comme un fait social. Cela nous invite à une pédagogie de la connaissance des convictions comme élément de culture et d'identité. Rien

n'est pire que l'ignorance des autres, qui mène à la méfiance, à la défiance puis au rejet. La laïcité est un vaccin contre toute forme de totalitarisme. La laïcité est une bienveillance mutuelle. Une seule loi démocratique qui s'impose à tous et une acceptation de la diversité réelle de notre monde.

• **Le monothéisme**. Je voudrais faire ici une proposition, sans doute utopique, mais qui me tient à cœur, celle d'une « théologie supra-religieuse ». En effet, le mot « théo-logie » désigne un discours sur Dieu. Pour nous chrétiens, nous y ajoutons une « Chisto-logie » (discours sur le Christ), une « pneumato-logie » (un discours sur l'Esprit), une « ecclésiologie » (un discours sur l'Église), etc... Mais ne pourrions-nous pas concevoir de partager, comme chrétien, le même discours sur Dieu, spécifiquement, avec un juif ou un musulman ? Personnellement, il m'est arrivé souvent de lire (ou d'entendre) de très belles pages sur Dieu, sa nature, son énergie, dans d'autres traditions que la mienne. Comme il m'est arrivé d'entendre des discours protestants sur Dieu que je ne partageais pas du tout. Nos différences sont parfois trans-religieuses. Tentons-nous l'expérience ? Les religions ont comme vocation le lien : avec le divin, avec les autres, avec soi. Continuons cette route, cette recherche.

Jean-Marie de Bourqueney

